DE

L'ÉCLECTISME

EN LITTÉRATURE;

MÉMOIRE

AUQUEL LA MÉDAILLE D'OR DE PREMIÈRE CLASSE A ÉTÉ DÉCERNÉE PAR LA SOCIÉTÉ ROYALE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE CLERMONT-FERRAND, DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 26 DÉCEMBRE 1830;

SUIVI

DE DÉSAIX

ET AUTRES POÉSIES.

PAR Mme ELIZABETH CELNART.

CLERMONT-FERRAND,

IMPRIMERIE DE THIBAUD-LANDRIOT,

Libraire, rue St-Genès, no 8.

1831.

WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

DE

L'ÉCLECTISME

EN LITTÉRATURE;

*Mémoire * auquel la médaille d'or de première classe a été décernée par la Société royale des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand, dans la séance publique du 26 décembre 1830.*

Une des gloires de la France semble devoir se flétrir : notre littérature éprouve à la fois un état de crise et de langueur ; elle se traîne accablée de tous les symptômes de l'impuissance ; l'imitation servile, les réminiscences glacées, les obstinations dogmatiques. Elle se débat parmi toutes les erreurs de l'inexpérience, les tâtonnemens bizarres, et l'exagération de l'esprit de système. Deux écoles rivales, sous prétexte de le féconder, ont épuisé, bouleversé le champ de la littérature, et fait craindre aux esprits timides, que ce champ, autrefois couvert d'une si riche moisson, ne soit à jamais frappé de stérilité.

Mais la littérature d'un grand peuple ne peut mourir. La barbarie, la servitude, la conquête, voilà les coups mortels pour cette

* Présenté en avril 1830.

noble émanation de l'intelligence ; et la France qu'animent des institutions libres, un véritable esprit public, une génération éclairée, généreuse, affranchie des intrigues d'antichambre et des distractions de boudoir, la France verrait la vie réelle des lettres devenir pour elles la mort?

Non : à cet affaiblissement passager va succéder une force nouvelle. De la lutte doit naître l'union. Les principes des deux écoles semblent, il est vrai, inconciliables. Le genre classique se propose la peinture du *beau*. Les formes employées pour rendre sensible cette abstraction sont en rapport avec elle : l'unité, l'harmonie, l'élévation, en un mot, le monde idéal. Le but du romantisme est le *vrai* : de là, mouvement, contrastes, dissonances, enfin le monde réel. Les classiques dessinent à grands traits des généralités ; leurs héros sont les passions. Les écrivains romantiques peignent avec détails des individualités ; leurs personnages sont des êtres passionnés. La rigoureuse séparation du tragique et du comique est la première loi du classique. La fusion des genres, lorsque l'exige le sujet, est l'article important du code romantique. L'un imite l'antique, et l'autre la nature. L'ancien système encadre une action simple, presque

toute en récits. Libre d'entraves, le nouveau développe un événement, représente une époque, en multipliant les faits. Enfin, l'esprit classique a fini par devenir négatif, par s'occuper bien plus d'éviter les défauts, que de produire des beautés. Le romantisme est animé d'un esprit tout contraire.

Hors de nos lois, point de salut, s'écrient à la fois les partisans de l'une et l'autre école. Cela se comprend; mais si l'on prouvait aux classiques que cette *innovation monstrueuse et subite* du romantisme a précédé en France la doctrine classique, à laquelle ensuite elle s'est incorporée lentement, successivement, pendant plus de quatre siècles; si l'on prouvait aux romantiques que le système artificiel, incomplet des classiques a produit des chefs-d'œuvre, dont la source épuisée n'est pas moins respectable, et dont l'unité, modifiée et mieux comprise, préservera le romantisme de périlleux écarts, ne reconnaîtraient-ils pas les uns et les autres, qu'en tout, la première loi est celle de la perfectibilité? Alors serait fondé l'éclectisme littéraire; alors reparaîtrait l'union. Je veux essayer de faire quelques pas sur la route qui mène à ce but.

Les plus belles fleurs de nos jardins brillèrent d'abord dans les champs, et partout

la littérature a commencé par des chants populaires. Les anciens Français n'ont point fait exception ; mais le plus funeste état social étouffa long-temps, chez ce peuple intelligent et sensible, les germes inspirateurs. Le patriotisme, le sentiment religieux, la douce émotion attachée au spectacle de la nature, l'amour véritable et pur, pouvaient-ils être compris de tous ces esclaves, qui furent nos aïeux ? Des gémissemens, des cris de rage, comprimés par la terreur, voilà ce qu'ils firent entendre pendant les premiers siècles. Cependant la lutte des barbares conquérans du nord, et des guerriers à peine civilisés du sud, l'invasion menaçante des Sarrazins, les exploits de Charles-Martel et de ses compagnons, le règne martial de Charlemagne, excitèrent l'enthousiasme chevaleresque des Bardes armoricains ou bretons. Des *lais, sirelais, virelais,* qu'accompagnait l'ancienne rote, ces sujets nationaux passèrent bientôt dans les grands romans de Chrétien de Troyes, surnommé *l'Arioste du douzième siècle;* et, constituée comme la féodalité, la féerie revêtit de ses brillantes et fantastiques couleurs, des exploits non moins fantastiques qu'elle.

Presque à la même époque, une autre lit-

térature nationale se développa dans le midi de la France. La chevalerie donna naissance aux usages d'une galanterie pleine d'élévation et de charme, les tournois, les cours d'amour. Alors les Troubadours *romanisaient* dans la belle Provence, et les œuvres consacrées de Chrétien de Troyes, l'Amadis des Gaules, les romans de la Table Ronde, de Charlemagne, recevaient des additions analogues aux mœurs galantes et guerrières du temps. Telle était l'influence de ces chants poétiques, que le pape Caliste II en fit l'auxiliaire du culte. Pour favoriser les croisades, il publia une édition latine du roman de Charlemagne, sous le nom de Turpin, archevêque de Rheims, au neuvième siècle. Ainsi tout concourait à la recomposition des antiques poëmes français : comme dans les âges primitifs, ils furent l'œuvre de la nation, des circonstances, et leur auteur prétendu ne fut qu'un éditeur comme Ossian, peut-être comme Homère.

Voilà la littérature romane ou romantique, littérature vivante, nationale, toute remplie de poésie et d'espoir. Héritière de l'exaltation ingénue des Bardes de l'Armorique, elle la tempérait sans l'affaiblir. La religion, devenue brûlante comme une passion, l'animait

d'un nouveau feu ; les croisades venaient de l'initier aux coutumes, aux pompes orientales : elle allait devenir le dépôt des fastes français ; elle allait croître avec les siècles..... La théocratie trembla pour son pouvoir ; la guerre d'Alby fut résolue ; Toulouse succomba, et la littérature romane expira au bruit des coups de discipline qui flétrissaient le malheureux Raimond.

Le deuil qui couvrit alors cette terre de poésie et d'amour, s'étendit sur la France entière pendant près de trois cents ans. L'invasion anglaise, la captivité du roi Jean, la révolte des Jacques, les sanglantes discordes des Armagnacs et des Bourguignons, la démence de Charles VI, la sombre cruauté de Louis XI, et les malheurs de nos armes en Italie, brisèrent de plus en plus la chaîne des lettres romantiques dont on veut de nos jours rejoindre les anneaux.

Cependant le caractère français ne s'effaçait point au milieu de tant de désastres. La galanterie, tour à tour tendre et légère, mélancolique parfois, et toujours spirituelle ; la gaîté bouffonne, mais charmante de naïveté, de saillies, de malice, ces deux traits caractéristiques de la nation, trouvèrent jusqu'au quinzième siècle, un asile à la cour,

un refuge au cabaret. Leur représentant à cette époque, fut, dans les châteaux, Charles d'Orléans, père de Louis XII, digne héritier de l'amoureux comte Thibault : à la taverne, Villon (1), écolier pétillant de verve, de friponnerie, et qui devina dès lors un des piquans ouvrages de Voltaire (2).

Le poëte de François Ier, ou, pour mieux dire, le poëte des plaisans et tendres badinages, le *gentil maître Clément Marot*, réunit les inspirations de Villon à celles de l'amant de la reine Blanche. Ces inspirations si françaises, la faveur du roi, de son aimable sœur, le prestige et l'éclat d'une cour polie et brillante, après tant d'ignorance et de maux ; l'esprit de son siècle surtout qu'il possédait au plus haut degré, tout contribuait à rendre Marot puissant. Mais ce siècle, malgré les mots pompeux de renaissance des lettres, mais Marot, malgré sa position, son école et son talent, n'étaient pas de force à ranimer la littérature primitive. La chevalerie, cette grande et belle institution, n'était plus alors qu'une mode, qu'un passe-temps d'oisifs de cour. La

---

(1) Voyez *Tableau historique et critique de la poésie française au 16e siècle*, par M. Ste-Beuve.

(2) Le *Mondain*.

religion, naguères profonde, exaltée jusqu'à la fureur, n'était déjà plus qu'un calcul politique. Maître Clément vivifiait la mythologie du roman de la Rose, chantait voluptueusement le *beau Train d'amour*, aiguisait une leste épigramme, en imprégnant tous ces sujets d'une vive et fraîche poésie ; mais cette poésie s'évanouissait devant les tableaux élevés ou sérieux. La traduction des psaumes est là pour le prouver ; cette traduction « où les » idées jurent avec les mots, où la langue de » l'auteur et du siècle refuse une poétique » expression aux plus poétiques pensées qui » aient jamais été mises en vers » (1).

La littérature romantique avait donc dégénéré ; elle avait changé de forme, mais elle était toujours nationale. Ce seul point garantissait son avenir. Si, comme l'observe judicieusement M. de Barante (2), « elle était » restée la fille de nos vieux fabliaux, de nos » romans de chevalerie, de nos anciens mys- » tères, de nos gothiques superstitions, elle » eût peut-être végété long-temps dans l'en- » fance, mais elle eût gardé un caractère na-

---

(1) Voyez dans *le Globe* l'analyse de l'ouvrage de M. Ste-Beuve par M. Ch. Remusat.

(2) Tableau de la littérature française au 18e siècle, page 70.

» tional et vrai, une liaison intime avec nos » mœurs, notre religion, nos annales, qui » lui auraient donné un effet immédiat et » plus complet. » Elle eût suivi les phases de notre histoire, les progrès de notre civilisation, et la grandeur, l'élévation, non empruntée, non accidentelle, ne lui auraient pas manqué quelque jour.

Cette marche fut tout à coup interrompue par la docte école de Ronsard. Ses chefs, dont la réunion se nomma la *Pléïade*, attaquèrent vivement l'école marotique, ses poëtes courtisans, son insouciante gaîté, ses formes vieillies. L'imitation pure, exclusive de l'antique, la prétention de faire du langage des Francs une langue greco-latine, devinrent leur cri de guerre. « Laisse, s'écrie dédai- » gneusement le rhéteur du parti (1), laisse » aux jeux floraux les lais, rondeaux, bal- » lades et autres *épiceries ;* remplace-moi les » chansons par les odes, les coqs-à-l'âne par » la satyre; les farces, mystères et moralités » par la tragédie et comédie : sonne-moi aussi » ces beaux sonnets, de savante et agréable » invention italienne. » C'était ériger l'imitation en précepte. Ainsi cette quatrième épo-

(1) V. Dubellay, *Illustration de la langue française* (en 1549).

que de notre littérature fut l'aurore du genre classique. Toutes les puissances du temps la saluèrent avec transport; Charles IX, Marie Stuart, son altière rivale, et d'autres puissances encore, de Thou, Montagne, Duperron, Muret, le Tasse, encensaient à l'envi Ronsard. Malgré le scandale de la comparaison, dit M. Sainte-Beuve, Ronsard régnait comme a régné Voltaire. Rabelais seul, éclairé par son grand sens, osa élever sa voix railleuse contre le souverain littérateur; il reconnut, il proclama que le principe vital des lettres, le naturel, allait manquer aux nôtres. Ah! combien rirait *l'Homère bouffon*, s'il pouvait de nos jours voir la nouvelle pléïade; elle ne respire que la ruine du genre classique. Ronsard a tout son amour. Elle regrette son école; elle voudrait nous y ramener, sans s'apercevoir que les succès de ce singulier patron étaient le triomphe et l'exagération de la littérature classique.

L'influence et la gloire de Ronsard passèrent comme tout ce qui est factice. Quinze ans seulement après sa mort, au pied de ses statues, Malherbe biffait le dernier de ses vers, échappé par hasard aux ratures réformatrices. On tint à honneur de le déprécier, et, pour comble d'infortune, le pauvre

Ronsard eut pour derniers admirateurs Colletet, Théophile, Mlle Scudéry.

La réforme de Ronsard fut éphémère, parce qu'elle n'était préparée par rien, qu'elle ne tenait à rien; mais elle eut le malheur de préparer, de rendre stable la réforme que Malherbe opéra si facilement. Tel est le pouvoir de tout ce qui tient au pays. Il semble que nous ayions beaucoup d'obligation à Malherbe de nous avoir délivrés du système technique de Ronsard, et il le continua avec quelques modifications; mais il le continua dans l'idiome national. Cette seule différence renfermait une question de vie ou de mort; aussi le pédantisme ne s'y trompa-t-il point. Bien que Malherbe eût conservé le soin de la correction, l'élévation, la marche même du style, l'imitation de l'antiquité, enfin tous les caractères essentiels du genre classique, dont il marqua le second âge, les disciples de Ronsard le traitèrent de novateur, s'écriant avec indignation *qu'il jetait aux vents la cendre des anciens*.

Cette cinquième époque de notre littérature aurait pu devenir bien importante, décisive même. Alors la France se reposait de ses longs orages sous le règne du grand et bon Henri. La langue était fixée : la scène atten-

dait un chef. Alors, sur les tréteaux brisés des mystères et soties, gisaient à la fois les feuillets épars des essais ridiculement antiques de Jodelle, des pièces ennuyeusement espagnoles de Hardy (1). « Figurons-nous, dit » M. Villemain, qu'un homme de génie, » jeté à l'époque du premier débrouillement » de notre langue, imprimant à toutes ses » paroles une énergie sauvage, eût produit » sur la scène, avec la liberté d'une action » sans limites, et la chaleur d'une tradition » encore récente, les vengeances de Louis XI, » les crimes du palais de Charles IX, l'audace » des Guises, les fureurs de la ligue; que ce » poëte eût nommé nos chefs, nos factions, » nos villes, nos fleuves, nos campagnes, » non pas avec les allusions passagères, et » l'harmonieux langage de Nérestan ou de » Zaïre, non pas avec les circonlocutions » emphatiques et la pompe moderne des vieux » Français défigurés par Dubelloy; mais avec » une franchise rude et simple, avec l'ex- » pression familière du temps, jamais élevée, » mais toujours animée par le génie du pein- » tre; de pareilles pièces n'auraient-elles pas » gardé une autorité immortelle dans notre

(1) Leçons de littérature française.

» littérature, et un effet tout-puissant sur » notre théâtre? » L'ascendant de ce Shakespeare français aurait fait plus encore ; il aurait réparé les ténèbres des trois siècles qui précédèrent Marot ; il aurait détruit le pédantisme et le bel esprit dont l'école de Ronsard infecta si long-temps nos lettres ; il aurait exhumé la littérature romantique, ressaisi nos sujets nationaux, dont s'était emparé l'Europe (1) ; il aurait épargné le lit de Procuste à Corneille, l'inspiration de seconde source à Racine, et conduit ainsi jusqu'à la perfection ces hommes immortels.

Il n'en devait pas être ainsi. L'imitation, funeste accident qui nous avait ravi l'ingénuité des premiers âges, qui tout à coup avait arrêté notre individuelle et lente progression ; l'imitation fut consacrée, permanente. Ce principe établi, adieu la littérature nationale : au lieu de rouler à pleins bords des flots puissans de poésie et de gloire, ce fleuve tari à sa source, ne laissa plus échapper qu'un ruis-

(1) L'Espagne emprunta *l'Amadis des Gaules;* l'Angleterre les fables armoricaines et galloises; l'Italie avait trouvé dans nos vieux matériaux l'épopée de l'Arioste et du Tasse; l'Allemagne, par la traduction de notre fameux roman *Partenopex de Blois*, s'était initiée dès long-temps à la féerie qui produisit ses *Dames blanches*. De ce temps-là nous faisions la St-Barthélemy.

seau, faible, mais conservant toujours la grâce, la fraîcheur, les doux parfums de *gaie science* et d'amour. La galanterie, si suave chez Ronsard, lorsqu'il ne la repousse point, animait encore les molles chansons de Desportes. L'esprit de Villon, de Rabelais devint élevé et patriotique dans la *satyre Ménippée*, puis inspira de piquantes satyres au précurseur de l'immortel *bonhomme*, à Regnier.

Troisième ère et apogée de la période classique, l'époque de Boileau reçut son caractère de l'état des esprits et de la société. Les troubles de la Fronde avaient fatigué l'une; le mauvais goût rebuta les autres. Arriver à l'ordre fut le premier besoin; et comme l'éclat du règne de Louis XIV était en harmonie avec les formes pompeuses du système classique, l'art poétique de Boileau devint l'évangile littéraire: on lui attribua les beautés admirables de Racine; il fut consacré par vingt chefs-d'œuvre. Puissans par le succès, puissans par le génie, des hommes immortels se vouèrent à sa défense; aussi le ridicule écrasa-t-il Perrault, lorsque, sans érudition, il attaqua le premier le colosse de l'antiquité. Une dialectique spirituelle ne réussit pas mieux à Lamothe. Le genre classique ne pouvait être modifié que par ses sectateurs,

que par la main du temps et la force des choses.

Il le fut dès sa naissance, dès sa splendeur. La simplicité de ses ressorts, l'unité de ses caractères, nées chez les anciens de la fatalité, devaient être invariablement empreintes de ce dogme. Racine ne l'ignorait pas, et pourtant il a fait parler la fille chrétienne par la bouche d'Iphigénie (1). Lorsqu'il faisait soupirer Bérénice, ce n'était pas à Rome, mais auprès du grand monarque, qu'il cherchait un modèle; et le trouble, les remords de Phèdre retraçaient quelque chose des pieuses douleurs de la tendre Lavallière. Ce n'est pas tout. Britannicus, Andromaque, le Cid, Pompée, Nicomède, offrent le reflet du génie espagnol, ou de la cour de Louis XIV. Ainsi le premier, le plus bel essor de nos classiques tendait déjà au romantisme.

Le naturel est immuable chez les nations comme chez les individus. Malgré la dignité romaine imposée aux lettres, et naturalisée par des triomphes, l'esprit français brille dans le poétique abandon de Chaulieu; revêt dans Lafontaine toutes les nuances du génie le plus

---

(1) Voyez *Génie du Christianisme*, tome 2, pages 90-94.

profond, le plus naïf, le plus vrai; s'élève dans Molière aux vivantes conceptions de la plus haute intelligence; respire dans les élans de la passion; pétille en mille éclats d'une verve intarissable, et trouve enfin son chef, son représentant, son dieu, dans l'auteur de Tancrède et de Zaïre, de Candide et du Mondain, dans Voltaire.

Cet auteur si français, tout en adoptant les règles classiques, leur fit subir une bien importante modification; il appela l'épopée et la scène à peindre nos sujets nationaux. Un poëte que des choix pareils peuvent seuls rapprocher de Voltaire, Dubelloy, par le succès de ses tragédies péniblement contournées et risiblement emphatiques, prouva mieux encore le pouvoir qu'exercent sur les Français les noms de la vieille France.

Ainsi le romantisme pénétrait peu à peu dans l'esprit de la tragédie, sans oser en modifier les formes; c'eût été une audace inouie. Mais la modification de celles-ci se manifestait ailleurs, sous la plume de Diderot, de Beaumarchais, de Sedaine. Le drame naquit, et s'il excita la critique, il excita aussi l'intérêt. Plus tard, nous verrons Mercier réclamer une réforme théâtrale; plus tard encore, nous verrons la contrainte engendrer la li-

cence en littérature, comme elle l'avait engendrée en politique, en religion. L'immutabilité classique fera surgir le mélodrame, assemblage monstrueux des plus niaises bouffonneries, des plus froides atrocités.

Une école exclusive ne règne pas longtemps, car les besoins naissent avec les années ; aussi voyons-nous Lafosse et Ducis, religieux observateurs des lois classiques, emprunter des sujets à Otway, à Shakespeare ; ils croyaient les imiter. Sans se l'avouer, ils sentaient que la scène française avait besoin d'être agrandie.

A l'influence lente, inaperçue du temps, se joignit une impulsion soudaine et terrible, celle de la révolution : alors l'esprit français changea. Émancipé tout à coup, arrivé tout à coup à l'âge viril, il voulut autre chose que des règles de goût, d'élégans badinages, des émotions délicates, affaiblies, appropriées à une civilisation énervée. Écoutons à cet égard les deux plus grands écrivains qu'ait produits cette époque. « L'homme a remplacé en nous » l'académicien ; et dépouillant les lettres de » ce qu'elles peuvent avoir de futile, nous » ne les voyons plus qu'à travers nos puissans » souvenirs et l'expérience de notre adver-

» sité » (1). « Une nation devenue libre, » dont les passions ont été fortement agitées » par les horreurs des guerres civiles, est » beaucoup plus susceptible de l'émotion » excitée par Shakespeare, que de celle cau- » sée par Racine » (2).

Ces vérités semblèrent se voiler sous le règne de Napoléon. Une littérature sèche, maniérée, nourrie d'imitations, vint mentir à l'intelligence, comme l'empire avait menti à la liberté. Être classique alors, c'était ramper servilement sur les traces de Corneille, et surtout de Racine ; c'était creuser une étroite ornière sur la route spacieuse, aplanie par ces grands hommes. Ne vivant que par la critique; déclamatoire et pompeuse, pour mieux déguiser sa faiblesse, la littérature impériale ressemblait à Mazarin mourant, qui, fardé, paré, revêtu de la pourpre, croyait cacher l'empreinte de la mort sous ce vain appareil, qui la rendait plus visible.

Ces vérités se sont manifestées avec plus de puissance sous le gouvernement représentatif :

---

(1) Discours de réception de M. de Châteaubriant à l'académie française.

(2) Voyez *De la littérature*, par Mme de Staël.

de lui dépendent les belles destinées de la patrie, celles de la littérature. Son calme rempli de grandeur et « de cette fixité qui » produit les miracles de la passion et de la » volonté » (1) ; sa noble opposition, qui ne s'exprime point par de frivoles chansons, mais par l'éloquence de la tribune ; son esprit public, qui sait apprécier, comprendre la liberté, dédaigner la licence, craindre à la fois le faux enthousiasme et l'aride doctrine de l'incrédulité ; tout nous promettait une littérature neuve, énergique, pleine de philosophie et de pureté. Il n'est pas temps encore de démontrer jusqu'à quel point ces promesses ont été remplies ; il suffit de signaler ici l'influence de deux beaux ouvrages qui précédèrent, qui secondèrent ce mouvement littéraire. Le *Génie du Christianisme* nous révéla toute la poésie des vieilles croyances de nos pères, et combien de nobles, d'intimes sentimens se rattachaient à la philosophie chrétienne. Le Livre *de l'Allemagne* prouva combien il était nécessaire de réunir la vérité du moyen âge à la beauté idéale de l'art. Par malheur, beaucoup ont compris qu'il était urgent de remplacer la beauté

(1) *De la littérature*, par Mme de Staël.

idéale de l'art par la vérité du moyen âge.

Voici quel a été le passé pour les lettres romantiques et classiques. Interrogeons maintenant le présent tel qu'elles l'ont fait. Nous en appellerons ensuite à l'éclectisme littéraire, pour connaître, pour assurer l'avenir.

Le romantisme parut alors enfin sous son nom; mais en dépit des spirituelles brochures de M. Stendhal, ce nom d'abord ne fut guère honorable. Les fautes de goût, relevées avec tant de finesse par l'abbé Morellet, dans le Génie du Christianisme; les vues fausses, exagérées, fruit de l'esprit de réaction, qu'on sent à regret dans ce bel ouvrage; les brouillards d'une mélancolie vaporeuse, qu'avait, au temps qui suivit la terreur, élevés la mode de Verther et d'Ossian; les hyperboles outrées, le néologisme à fracas, l'affectation du gigantesque, de l'horreur, toute cette littérature fébrile, dont le chantre du *Solitaire* expia la célébrité; tels furent, il y a dix ans, les élémens du romantisme. Les railleurs français ne se firent faute de cette proie : les classiques et leurs journalistes lui durent la rare fortune de retrouver quelque chaleur, de réveiller un peu le public endormi. Joyeux, ils exploitaient la mine, sans craindre, sans prévoir que cette colonie de Bedlam ferait un jour pâlir certaines gloires académiques.

Le ridicule assomme en France, et le romantisme est debout ; il se fait écouter ; il enseigne, il avance chaque jour ; c'est qu'il cessa bientôt d'être une guerre de mots. Les nations étrangères nous offrent de brillans modèles. On traduit, on lit, on comprend enfin Shakespeare, Goëthe et Schiller. A l'abri de ces grands noms, la nouvelle école s'épure ; l'influence historique de Walter Scott l'affermit. Des talens jeunes, audacieux, dont l'esprit de système ne peut corrompre entièrement les inspirations chaleureuses, lui donnent un essor inattendu. Forte du froid dégoût qu'excitent les lettres impériales, cette école proclame hardiment le dessein de changer la littérature. Une guerre à mort est déclarée au genre classique. Non-seulement le Christ et Jehovah remplaceront les dieux de la fable, mais on substituera aux divinités secondaires de cette théogonie usée, les êtres fantastiques, nés de la féerie et des superstitions du moyen âge. Cette période de la vie du monde doit seule animer les pinceaux, et pour les faire revivre en de véridiques peintures, les barrières de la scène seront renversées : plus d'unité de temps et de lieu ; plus d'exposition en tirades, et de dénouement en récits ; plus de confidens, surtout plus de séparation entre

les genres comique et tragique. Abrogation semblable des invocations, dénombremens, descentes aux enfers, et autres us et coutumes épiques. Assouplissement du mètre poétique; abolition des périphrases employées pour déguiser en vers des mots proscrits; usage simple et net de ces mots. Au lieu d'épîtres, des ballades; au lieu de madrigaux, de bouquets, d'églogues, des odes et des élégies; au lieu des jugemens de l'histoire philosophique, les narrations ingénues des chroniqueurs. Au lieu de peindre spécialement un sentiment tendre, au lieu de la touche de Mme Cotin, les romans ressusciteront, s'ils le peuvent, le moyen âge, et prendront les couleurs du fameux romancier anglais. Enfin, au lieu de l'imitation de l'antique, celle de Shakespeare, Goëthe et Schiller.

Ces prétentions sont fortes, il le faut avouer; néanmoins déjà plusieurs sont satisfaites : déjà les unitaires sont vaincus, les périphrases sont en discrédit; la mythologie est ruinée : l'histoire et les romans suivent l'impulsion romantique; mais puissant pour détruire, le nouveau système est impuissant pour fonder. En vain ses œuvres sont réimprimées, ses drames sont applaudis, il ne se répand point assez généralement; il n'a pas

seulement à combattre les classiques, mais l'indifférence du public. Or, en littérature comme en législation, lorsqu'une opinion ne passe point dans les masses, lorsqu'elle n'excite point leur sympathie, elle est erronée ou intempestive. Certes, la restauration des lettres était urgente; mais la rénovation romantique est entachée d'erreurs. L'oubli de ce qui est; le mépris de la connaissance de l'antique et des progrès de la civilisation; le dédain de quelques-uns de nos grands hommes; l'affectation des extrêmes; l'esprit de système et de réaction, qui, entre autres bizarreries, veut ramener la langue factice de Ronsard, en réclamant le naturel; enfin, l'inconséquente prétention d'établir une littérature nationale, en empruntant ses ressources à l'étranger, voilà quels sont à la fois les erreurs du romantisme, les obstacles qu'il n'a pu surmonter.

Ces défauts sont inhérens au genre novateur; aussi son action est-elle terminée: dès lors celle de l'éclectisme commence: action nécessaire, complète, stable, car elle est fondée sur le goût de l'idéal et le besoin du vrai; car elle a pour auxiliaires le temps, la sympathie publique, des talens immortels.

L'éclectisme procède comme la sagesse; il

ne détruit point avec violence, mais choisit avec discernement; il exclut le mauvais pour réunir le bon. Examinons par quels moyens, et tâchons de les appliquer à la fusion des deux écoles rivales.

Comme la pensée divine fit la lumière, la pensée humaine la répand. L'éclectisme doit donc, avant tout, présider à l'inspiration; il doit veiller sur ce germe de feu qui précède, qui contient l'œuvre littéraire. Avant de saisir la plume, le classique se dit : « Je peindrai le beau dans cette passion; » et le romantique se dit : « Je peindrai le vrai dans tel personnage, telle époque. » Pourquoi pas l'un et l'autre? Pourquoi désunir ainsi ce que l'art doit réunir? Si vous rejetez l'abstraction de l'idéal; si vous vous bornez à copier la nature, vos tableaux seront plus faibles qu'elle; vous verrez s'évanouïr l'unité, la progression d'intérêt. Ainsi, dans la Jacquerie (1), où l'auteur s'attache spécialement au vrai, sans l'animer du feu de l'intelligence, sans l'imprégner d'idéal, les formes se rapetissent, l'intérêt se perd dans les détails. Si, au contraire, vous ne fixez vos regards sur la réalité, vos peintures seront pâles,

(1) Par M. Mérimée.

fausses, incomplètes : aussi, comme le remarque Voltaire (1), le Tasse n'aurait jamais produit son bel ouvrage, s'il eût voulu représenter l'âme par Godefroy, ses facultés par Renaud et Tancrède, les tentations par Armide et Ismeno, les sophismes des passions par les illusions de la forêt enchantée. Le Tasse prétendit excuser les défauts de son poëme, en supposant cette allégorie; mais si par malheur il l'avait conçue, elle eût, dès les premières pages, cédé à l'ascendant de la vérité.

Le choix des sujets, déterminé par l'éclectisme littéraire, offre encore un point essentiel de réunion et de perfectionnement. Les classiques, comme leurs adversaires, ont attribué trop d'influence à la forme; son excellence n'existe que relativement au sujet; il faut l'asservir au destin de la rime,

« La forme est une esclave, et ne doit qu'obéir, »

qu'elle varie suivant la nature des sujets. Jetteriez-vous dans le même moule la matière plastique qui doit reproduire une déesse ou un gladiateur, un artisan ou un chevalier ?

L'histoire a décidé la question; elle a fait la part du genre classique et celle du roman-

(1) Essai sur la poésie épique.

tisme. Au premier appartiennent les âges primitifs, les temps héroïques de presque tous les peuples. Là, des événemens simples, demi-voilés, agrandis par le passé, par le mystère, excitent une émotion épique et religieuse, tout à fait en harmonie avec les formes pures et grandioses de la doctrine classique. Ce genre comprend aussi tout ce qui se rattache aux grandes théocraties antiques, aux monarchies orientales des temps modernes, comme des temps anciens. Là, des prêtres, des rois succèdent aux chefs de famille, aux pasteurs, aux dieux; là, sont des caractères, des incidens tranchés par la toute-puissance et la soumission. Ainsi Abufar, OEdipe, Agamemnon, Athalie, Sémiramis, Bajazet et Mithridate auraient été défigurés par le romantisme. Qu'ont-ils besoin en effet de son émancipation? Tout peut s'y passer sans effort dans l'enceinte d'une tente, d'un temple, d'un palais; rien d'épisodique dans les faits, dans les sentimens, n'y rend l'unité de temps, l'unité de lieu gênantes ou ridicules. Dans une famille patriarcale, entre esclaves et maîtres, entre pontifes, princes ou sultans, l'unité de mœurs rend l'unité de ton nécessaire.

Au romantisme, au contraire, appartien-

nent les gouvernemens libres, les événemens populaires; Athènes et Sparte, Messène et Rome, l'Angleterre et Carthage : là, des archontes, un aréopage, un sénat, des tribuns, des consuls, des décemvirs, des communes et le peuple.... Le peuple, personnage multiple, varié, véhément, qui délibère, plaisante ou rugit. Au romantisme, encore le moyen âge avec les invasions du Nord, la féodalité, les cloîtres, les institutions demi-monastiques et demi-guerrières. Là, des barons et des serfs, des barbares et des chevaliers, des croisés, des moines, des ligueurs, les insurrections, les luttes religieuses, les émeutes populaires. Oh dès lors ! quel mouvement dans les scènes, quelle naïveté dans les détails, que de nuances dans le langage ! Qui ne voit que le genre classique mutile, étouffe de tels sujets? Qui ne sent combien Virginie, Coriolan, César, Jeanne-d'Arc, Philippe-Auguste, se seraient admirablement développés dans la carrière romantique? Concluons avec les rédacteurs du *Globe*, « que les Gracques classiques ne » seraient pas moins absurdes que la guerre » de Troie romantique et défigurée par Sha- » kespeare, dans son étrange pièce de Troïlus » et Cressida. »

Faut-il donc conclure de là que l'éclec-

tisme livre entièrement les sujets du moyen âge aux formes romantiques ? Pour répondre à cette question, voyez comme, en haine du système classique qui décompose la nature, la retrace seulement par portion, et, selon M. Victor Hugo, dédouble les sujets, le romantisme a le défaut de les redoubler, de s'attacher de préférence aux singularités dans les caractères, de changer une pensée accidentelle dans la vie, en une opposition piquante et prolongée. Ce soin de faire, comme dit Montaigne, *l'homme ondoyant et divers*, nuit à l'unité individuelle, multiplie les détails, amène la confusion. La confusion, l'obscurité, c'est là le grand écueil du romantisme, comme le grand mérite de l'autre école consiste dans l'ordre et la clarté. Sans qu'il soit besoin de le dire, on en découvre la cause. L'affaire de l'éclectisme littéraire est de réunir ces qualités aux contrastes du romantisme. Pour cela, qu'on se rappelle combien l'ordonnance dramatique, la distribution des faits, la progression de l'intérêt sont remarquables chez les grands classiques; qu'on n'oublie jamais que l'observation trop minutieuse éloigne du vrai; que jamais les détails ne doivent étouffer l'ensemble; que si les unités de salon et de cadran peuvent et

doivent être sacrifiées quand le sujet l'exige ; l'unité d'action est toujours indispensable ; qu'elle n'est après tout que la *réalité* de l'intérêt. Que l'éclectisme avertisse encore la nouvelle école qu'elle néglige trop l'art des transitions habilement ménagées ; qu'elle rejette à tort toute explication. La nature, en mélangeant les couleurs, observe la gradation des teintes. Réduits à deviner, le lecteur, le spectateur se lassent, se dépitent. Sans doute les explications ne doivent pas être oiseuses ou prolixes ; il faut laisser quelque chose à l'intelligence ; mais pourquoi la charger d'un pénible labeur ? Vous voulez l'exciter ; mais cette excitation est mécanique en quelque sorte : le logogryphe l'a produit. Ah ! ce n'est point la complication des ressorts, l'embarras de l'intrigue, qui livrent le lecteur au pouvoir des réflexions, au charme de la rêverie ; c'est la hauteur des vues, l'énergie des situations, la profondeur des sentimens. « L'auteur qui pense fait penser, a dit avec raison » Voltaire (1). »

L'éclectisme en littérature repousse la recherche dans les contrastes ; mais il applaudit aux contrastes naturels, c'est-à-dire, au mé-

---

(1) *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.*

lange du comique et du tragique, quand les convenances littéraires l'exigent, les convenances seulement ; car il faut se défier autant du placage du romantisme, que de l'exclusion abolue du système contraire. La question est délicate et demande toute notre attention. « Il est deux manières, dit Walter » Scott (1), d'unir le tragique au comique, » en mêlant dans le même drame des person- » nages de mœurs et de conditions diverses, » en montrant successivement le même per- » sonnage sous deux faces différentes. » La première est tout à fait rationnelle : puisque, sous peine de réduire les armées à un soldat, les conspirations à un conjuré, la foule à un seul homme ; sous peine de dénaturer les sujets du moyen âge, vous devez introduire le peuple dans les compositions épiques et dramatiques ; il faut qu'il parle son langage. L'autre moyen n'est pas moins fondé. Dans une assemblée populaire, est-on choqué de voir s'entretenir familièrement avec un ami, l'orateur qui vient de tonner à la tribune? est-on blessé de la dignité militaire des vieux sergens de Berenger? de la noblesse de cœur que mêle à son jargon de bivouac le soldat

(1) Vie de Dryden.

Stanislas, dans Michel et Christine (1)? Ne jouit-on pas de voir Henri IV parler de la poule au pot, et répondre fièrement à l'ambassadeur espagnol, « *que la seule grandeur se permet des faiblesses?* » Refuserait-on d'applaudir Pinto, où se montre le côté vulgaire et bas d'une conjuration qui fait obtenir un royaume? Dans *Christophe Colomb*, refuserait-on d'admirer le contraste d'une opiniâtre et routinière opposition, avec la constance inébranlable du génie? Les faits, la nature, l'intérêt de l'art ont seuls commandé ce point de vue, ce mélange, à M. N. Lemercier, qui, comme chacun sait, n'est rien moins que romantique. En lisant un des premiers ouvrages de M. Alfred de Vigny (2), peut-on blâmer la scène où Louis XIII, pour sauver son ami Cinq-Mars, se décide à régner lui-même. Les traits les plus plaisans peignent le faible prince accablé de traités, de pièces diplomatiques, et cette scène comique aboutit à un effrayant tableau d'ambition et de vengeance. Ne sait-on pas que l'artisan le plus grossier, l'homme le plus jovial, sous l'influence d'un sentiment exalté, généreux,

(1) Par M. Scribe.

(2) *Cinq-Mars, ou une conspiration sous Louis XIII.*

ou d'une situation forte, trouvent des expressions solennelles et de poétiques élans? Ne sait-on pas que la candeur, la naïve timidité s'unissent chez les femmes à l'élévation d'âme ou de rang? Ne sait-on pas que la mélancolie traverse souvent le bonheur.

« L'âme en extase anéantie,
» Se réveille, et sent que la vie
» Fuit dans chacun de nos soupirs (1). »

Pourquoi, chez nous, le mot *théâtral* caractérise-t-il le faux et l'ostentation? Pourquoi faut-il que nos acteurs apprennent d'un maître comment il convient de sentir, comment il convient de parler, si ce n'est qu'un langage de convention, complétement hors de nature, s'est établi sur notre scène? Je ne sais, mais cette déclamation invariablement emphatique, ce mètre toujours pompeux, prêtés indistinctement à tous les personnages, me semblent produire l'effet de l'uniforme de pourpre et de drap d'or, qui remplaçait, avant Talma, la tunique d'Ulysse, la toge de Brutus, le cafetan d'Orosmane, la robe pontificale de Joad.

Lors donc que, vivant par l'inspiration dans les personnages qu'il retrace, le poëte

---

(1) Voyez *Nouvelles méditations poétiques de M. de Lamartine.*

sera entraîné à la fusion des genres, qu'il l'accueille, c'est la nature ; mais qu'il se garde bien de la chercher, ce serait système et abus. Le goût rejette, en poésie, ces oppositions brusques et fausses ; comme, en peinture, les tons trop crus ; comme, en musique, les dissonances. Pour distinguer le mélange inspiré par la vérité, de ce mélange dicté par l'affectation, offrons des exemples choisis dans les deux pièces romantiques qui ont dernièrement occupé le théâtre, le Maure de Venise (1), et Hernani. Dans plusieurs scènes de la première, chef-d'œuvre impérissable de Shakespeare, se fait sentir le mélange naturel des tons. L'une d'elles, où Desdemona sollicite la grâce de Cassio, fourmille d'expressions prosaïques et communes, et cette scène excite toute la sympathie attachée au vrai. Nul ne songe aux formes employées par l'auteur ; on ne voit que cet empressement naïf, cette exigence enfantine d'une jeune épouse sûre d'être aimée. Au contraire, toutes les fois que Rodrigo se présente dupé, dépouillé par Iago, les spectateurs sont prêts à demander compte à Shakespeare ou plutôt à son temps, de ces niaiseries de mélodrame, qui souillent le tissu

(1) Traduit en vers par M. Alfred de Vigny.

de cette belle composition. Dans le second drame, Hernani et dona Sol se livrent avec enthousiasme à la brûlante effusion de l'amour, quand tout à coup don Carlos les interrompt par un mot digne de Sganarelle. Ce trait est comique sans doute ; mais il est déplacé. L'âme exaltée redescend, s'étonne, et cet étonnement est loin d'être un plaisir. Autant vaudrait jeter dans l'admirable rôle de Phèdre quelques plaisanteries sur le sort des époux.

Appuyé sur la morale, sur le goût, l'éclectisme fixe aussi les bornes de la littérature ; ces bornes sont la terreur et la volupté : au delà, en dehors de l'art, sont l'obscène et l'horrible. Les influences politiques, les convenances sociales beaucoup plus encore que les convenances littéraires, ont heureusement banni l'obscène des lettres françaises ; mais grâce à nos écrivains romantiques, l'horrible jouit d'une grande faveur. Le désir de surpasser les émotions excitées par nos premiers classiques ; la prétention erronée de peindre le vrai en tout et malgré tout ; l'imitation des défauts de l'école anglaise, l'amour des contrastes frappans ; cette manie d'exagération propre aux convertis et aux novateurs, ont égaré de jeunes et beaux talens. Après avoir établi en théorie que le grotesque doit être placé près

du beau (1), ils ont établi en pratique, que le beau peut être banni de l'art. Mais l'art, qu'est-il? qu'est-il chez leurs modèles? (car l'affectation du laid dans Shakespeare est un vice de son temps.) C'est la nature choisie, embellie, la nature relevée par l'idéal. L'art n'existe qu'avec le beau. Cette condition d'existence paraît encore dans les tableaux de la décadence physique et de la dépravation morale. Leonella Spada a conservé à l'enfant prodigue un caractère de beauté, malgré sa maigreur et ses haillons. Parmi les tourmens de la faim, Jane Shore est encore touchante; et M. Hugo peut se le rappeler, Néron livré aux voluptés du crime, Néron chantant aux lueurs de Rome incendiée par ses mains, Néron présente une effrayante, mais noble image (2). Si Rousseau plaignait Richardson de s'être condamné à peindre Lovelace, quel sentiment lui inspireraient nos romantiques, lorsqu'ils montrent un bourreau et un démon disputant, avec d'affreux détails, à qui goûta plus de bonheur dans les tortures de ses victimes (3); lorsqu'ils souillent leurs

---

(1) Voir la préface de Cromwel, drame par M. Victor Hugo.

(2) Voir *Chant de fête de Néron*, par le même.

(3) Voir *Han d'Islande*, par le même.

vers de la présence des *Goules* (1) ; lorsqu'avec la sensualité de l'horreur, ils peignent les objets les plus hideux, les maladies les plus dégoûtantes (2) ? Alors leurs ennemis triomphent et détournent les yeux, les partisans de l'éclectisme leur crient : Arrêtez ! vous profanez l'art, vous prostituez le génie. Le cauchemar, la monomanie ne furent jamais des muses. Si l'affectation de la grâce est ridicule, celle de l'horrible est révoltante. Arrêtez ! vos soins, vos efforts, vos brillantes inspirations, tout se perdrait dans cette harmonie nauséabonde qui soulève le cœur et les sens. Arrêtez ! arrêtez ! Quand le goût d'un peuple a mêlé le meurtre à ses plaisirs, il finit par le vouloir réel ; ses yeux veulent savourer une véritable agonie ; il lui faut des combats de taureaux, des combats de gladiateurs.....

« Tout grand artiste est novateur ; le seul » point c'est d'innover par la création et non » par les systèmes (3). » Le grand artiste doit encore moins innover par imitation. Nous

---

(1) Voir *Ronde du sabbat*, par M. Victor Hugo.

(2) Voyez dans les Poésies de *Joseph Delorme* la description de sa muse.

(3) Discours de M. Villemain pour la réception de M. Arnauld.

l'avons vu, l'imitation classique a fait jadis avorter notre littérature à sa naissance ; malgré le concours de génies sublimes, elle lui a ravi, dans ses plus beaux temps, le naturel et la liberté. Elle l'a plongée dans cette langueur qui rend une réforme indispensable de nos jours, et les partisans de cette réforme veulent remplacer cette imitation par une autre imitation. A la place des muses grecques et latines, ils veulent transporter chez nous les muses anglaises et germaniques. Rénovateurs imprudens ! pourquoi ces conceptions fortes, vivantes, vous semblent-elles dignes d'être prises pour modèle? c'est qu'elles n'ont rien imité, et vous voulez nous faire imitateurs.... La littérature nationale, comme la gloire, comme la prospérité des peuples, doit jaillir de leur propre sein. Elle est au pays ce qu'est la parole à la pensée, ce qu'est l'amour maternel auprès d'un amour d'adoption.

Toutefois l'éclectisme est loin, bien loin de condamner l'étude des lettres étrangères ; il dédaigne cette étroite, cette hostile nationalité, qui refuse sa sympathie, son enthousiasme aux grands hommes étrangers, à ces hommes, compatriotes de tout ce qui sent battre son cœur. Le génie est cosmopolite ; adorons-le partout ; mais sachons reconnaître

et vivifier le nôtre. Émules et non copistes de Goëthe, de Shakespeare, de Schiller, importons leur talent et non pas leurs travaux; méritons de donner des inspirations au lieu d'en recevoir. « Les ouvrages les plus natio-
» naux sont ceux qui deviennent ordinaire-
» ment le plus cosmopolites (1). »

Le style qui est toute une école, comme il est tout *l'homme*, appelle encore le flambeau de l'éclectisme littéraire. C'est sur lui que se portent en grande partie les prétentions des auteurs romantiques. L'esprit de système, dont il faut toujours se défier, les a entraînés, à cet égard, dans des bizarreries qui, prêtant au ridicule, ont compromis leurs observations les plus sages, leurs plus salutaires changemens. A moins d'être poussé dans un autre sens par le même travers, on ne peut s'empêcher de voir que notre mètre poétique est empreint de monotonie, de roideur : il fallait assouplir le mètre; les romantiques l'ont brisé. La roideur n'est plus dans l'ensemble; elle est dans chaque partie du vers. Heurtés, rocailleux, vieillis à dessein, et comme ces ruines nées d'hier;

« Ayant l'air délabré sans avoir l'air antique. » (2)

---

(1) Voyez Leçons de littérature, par M. Villemain.

(2) Delille, *Poëme des Jardins*.

Ces vers malheureux enjambent l'un sur l'autre, sans égard pour le sens qu'ils interrompent, pour l'oreille qu'ils déchirent. Que fera l'éclectisme? il rappellera les préceptes judicieux et délicats de Voltaire sur la césure (1); il proscrira chez les classiques cette rigueur dogmatique et progressive, ennemie de tout enjambement, de toute suspension, qui, de nos jours, condamnerait chez Racine ces vers d'Esther :

« Je l'ai trouvé couvert d'une affreuse poussière,
» Revêtu de lambeaux, tout pâle, *mais son œil*
» Conservait sous la cendre encor le même orgueil. »

En revanche, il interdira tout enjambement qui rompt l'harmonie ou le sens (2), qui n'est point commandé par la passion, la situation du personnage : s'il les tolère, ce sera tout au plus dans le style comique, où souvent il est nécessaire de donner à la poésie l'allure libre de la prose. Les enjambemens propres au nouveau système, c'est-à-dire, les inversions forcées, sont aussi rigoureusement proscrites.

L'éclectisme littéraire aidera les auteurs

---

(1) Dictionnaire philosophique, au mot *hémistiche*.

(2) Il sera inexorable pour les rimes formées de ces mots destinés à la liaison du discours :

« Mais son œil est brillant, mais son front reluit *comme*
» Le tien..... »

Ce vers se trouve dans *Hernani*.

romantiques à introduire dans notre poésie les expressions simples, et même parfois les expressions communes. Leur proscription absolue n'a que trop long-temps privé le style de toute précision et de toute couleur. Quand l'exigence du solennel effrayait Boileau prêt à parler, dans l'ode sur Namur, de la plume blanche qui flottait sur la tête du roi ; quand presque tous les objets doivent être désignés par de fades lieux communs, de longues périphrases, ou bien être indiqués à peine par d'obscures allusions ; quand, pour remplacer le mot propre que l'on n'ose aborder, il faut nécessairement entasser de sonores et creuses épithètes, recourir à des circonlocutions forcées ou d'éternelles répétitions, on produit non plus des tableaux, mais un amas de couleurs fausses, ternes et comme effacées, si loin, hélas ! de la poésie, que souvent on lui a préféré la prose. Pour remède à ce mal, les romantiques ont employé des tours d'une familiarité basse ou puérile, des expressions vulgaires jusqu'à la trivialité ; mais ces taches volontaires, qu'on a plaisamment nommées leur *cocarde*, s'effacent déjà graduellement, malgré une publication récente (1) ; car il

(1) Contes et poésies sur l'Espagne, par M. Musset.

serait peu juste et peu généreux d'imputer au romantisme la poésie maladive de M. Musset. Bientôt les novateurs seront convaincus que les améliorations se dépravent en se prononçant trop fortement ; ils s'animeront de l'esprit qui dictait *les animaux malades de la peste* à Lafontaine ; à Molière *l'Amphytrion ; les Plaideurs* à Racine ; ils oublieront moins souvent qu'ils aspirent à ressusciter la poésie du *Cid* et des *Femmes savantes*, à découvrir ce sublime familier que Fénélon regrettait de ne point trouver dans *Cinna ;* ils se rappelleront qu'en France l'occasion d'une raillerie est une bonne fortune ; que chacun se hâte de la saisir, même en frissonnant de terreur, même en pleurant d'admiration. D'ailleurs tous les termes sont convenables, lorsqu'ils sont convenablement placés. On admire avec raison la manière dont Racine a employé les mots *chiens* et *pavé*. Delille offre vingt exemples aussi heureux : on n'applaudira pas moins ces vers de Mme Tastu.

» Moscho (1) qui, tour à tour, mère, épouse, héroïne,
» Son enfant au bras gauche, au droit sa *carabine*,
» Des balles dans son *tablier*,
» Savait agir, combattre et mourir en guerrier. »

---

(1) Grecque moderne. Voyez *L'enfant de Canaris.*

L'éclectisme littéraire n'approuvera pas moins les romantiques soigneux de la richesse des rimes, trop recherchée par Rousseau (J. B.), trop dédaignée par Voltaire, et louable sans restriction dans la nouvelle école. Ce sage conseiller leur recommandera de s'en tenir à l'harmonie imitative des classiques; car certains vers des *Deux Iles* (1), de la *frégate la Sérieuse* (2), semblent une maligne parodie. Le petit nombre d'hiatus qu'elle se permet sera toléré, lorsqu'ils ne choquent point l'oreille, lorsqu'ils produisent des beautés. Quant aux figures, on ne peut les juger que relativement; néanmoins soyons sévères pour la périphrase, l'emphase, l'antithèse des classiques, et faisons la guerre aux énumérations sans fin, aux métaphores prolongées de l'autre système. Les emblèmes qu'il substitue partout aux comparaisons sont plus neufs, plus énergiques; mais ce mot *partout* indique un abus. Le manque de liaison, le vide de sens, justifient souvent cette indication.

Pour achever de parcourir le plan que je me suis tracé, il ne me reste plus qu'à faire

---

(1) Par M. Hugo.

(2) Par M. de Vigny.

l'application des principes de l'éclectisme aux diverses branches de littérature. Nous écarterons d'abord les compositions comiques et satyriques, qui, par leur nature, ont échappé à la défaillance classique, aux remèdes parfois douteux du romantisme, et qui, pour briller d'une nouvelle gloire, ne demandent qu'un peu de liberté. Les exemples que j'ai offerts jusqu'à présent portant principalement sur la tragédie, il serait au moins superflu de les reproduire ici. La poésie descriptive, la poésie didactique vivent par les détails : il nous suffira donc de renvoyer à nos observations sur le style. Pas un mot non plus sur la fable, Lafontaine l'a rendue *classique*, dans le sens où ce mot signifie parfait. La critique n'a nul besoin des conseils de l'éclectisme littéraire qu'elle cherche à fonder. Maintenant plus élevée, plus sûre, elle a puisé dans une instruction plus profonde, une sorte d'inspiration qui la rend plus sensible aux beautés qu'aux défauts. Elle s'est enrichie à mesure que notre littérature s'appauvrissait.

Après avoir été philosophique avec Voltaire et son école, aujourd'hui l'histoire se borne quelquefois à reproduire les relations des chroniqueurs. Si la première méthode nuit

à la vérité, en abandonnant trop souvent à l'esprit de système l'appréciation des personnages et des faits, la seconde surcharge les récits de détails, et pour les conserver originaux, substitue les préjugés du temps à la saine critique des hommes et des choses. Malgré tous ses soins, l'histoire romantique ne peut qu'imparfaitement conserver cette naïveté, cette couleur contemporaine qu'il recherche. Apportons-en un exemple. Dans sa belle histoire de Philippe-Auguste, tout en suivant scrupuleusement les chroniqueurs, M. Capefique ne peut célébrer avec eux l'horrible guerre d'Alby, comme une action sainte : il le devrait cependant, pour être conséquent avec son école. Cette nécessité, la juste appréhension de faire de l'histoire romanesque au lieu d'histoire romantique, démontrent combien les principes éclectiques féconderaient cette grave et philosophique partie des lettres. Les écrits de Guizot, de Mignet, de Thierry le démontrent bien mieux encore.

On ne fait point la guerre aux morts; nous serons donc muets sur les élégies antérieures à Parny, à l'exception de la délicieuse épître *aux Nymphes de Vaux*, la seule pièce mélancolique du siècle de Louis XIV. Expression d'un sentiment tendre, à laquelle se

joignent les soupirs d'une douce tristesse ; l'élégie antique ne se reproduisit que sous le luth du chantre d'Éléonore ; l'imitation se fit à son insçu. Cette pure harmonie, ces regrets délicats, cette pénétrante langueur, semblent émanés de Tibulle, parce qu'ils sont émanés de l'âme du poëte. L'imitation paraît plus volontaire dans les vers de Mme Dufresnoy. L'élégie moderne est toute éclectique. Sans repousser les grâces innées de l'idéal, elle s'est affranchie de la mollesse érotique ; elle s'est animée de l'individualité de chaque poëte. Solennelle dans les derniers cris de Gilbert ; simple et tendre chez Millevoye, pleine d'abandon sous la plume de Mme Desbordes-Valmore ; pudique et rêveuse avec Mme Tastu, l'élégie s'est montrée noble et patriotique dans les *Messéniennes ;* et sous la touche de M. Sainte-Beuve, elle a peint à la fois les tristes émotions de la vie commune, les profondes émotions qu'excite la contemplation philosophique ; enfin la lyre antique et religieuse de M. de Lamartine a créé parmi nous l'élégie lyrique. Il croit ; il croit profondément ; mais cette âme ardente qui ne voit nul mystère au Ciel, qu'elle en déplore sur la terre ! Avec quel étonnement, quelle douloureuse amertume, elle peint au sein

du bonheur la rapidité de nos jours! Altérée, lassée d'illusions, passant tour à tour de l'enchantement à la fatigue de l'espérance, elle arrache à la vie cette décevante promesse, pour la confier à la mort. Souvent, dans les méditations d'une haute philosophie, sous le poids de l'isolement, dans les rêveries de l'amour, le poëte lève au Ciel un œil accusateur; il s'irrite, il s'écrie : *Pourquoi m'as-tu trompé?* Mais ce cri passionné se perd bientôt dans les humbles soupirs de la soumission chrétienne. Ces grandes pensées, une chaste mélancolie, la pompe naturelle d'images nobles et vraies, une poésie suave, un rhythme enchanteur, tel est ce beau talent. Après l'avoir caractérisé, il est dur d'être obligé de songer à ces innombrables rêveurs de propos délibéré, qui prennent pour l'inspiration élégiaque, l'influence mélancolique d'une lecture, ou tout simplement une disposition physique. On les reconnaît à l'affectation du vague, à l'étrangeté de la douleur.

La doctrine classique comprimait le genre lyrique encore plus que tout autre genre; car là le langage du poëte est personnel; l'enthousiasme factice ne peut s'y cacher. Eh! comment l'exaltation serait-elle sincère, lorsque, pour chanter, il faut se plier à l'imita-

tion? Célébrer des dieux sans autel, se passionner pour des personnages, pour des faits, qui, loin de saisir le cœur, de frapper l'imagination, sont tout au plus présens à la mémoire. Quelle que soit l'habileté du poëte, les artifices de composition ne remplaceront jamais dans une ode le sentiment inspirateur. Aussi, à l'exception de l'admirable prophétie de Joad, des chœurs d'Athalie, de plusieurs odes sacrées de J. B. Rousseau, de quelques belles stances de Lefranc de Pompignan et de Lebrun, les poésies lyriques n'étaient que de pompeuses déclamations. Au contraire, la flamme inspiratrice anime l'ode romantique. Si les écarts, déjà reprochés à la nouvelle école, égarent trop souvent cette flamme; si l'exagération l'éteint parfois, en s'efforçant de l'attiser, elle ne jaillit pas moins en brillans éclairs, en impétueux torrens. Si, dans les poésies lyriques de M. Victor Hugo, l'esprit de parti, l'enflure, une sorte de fatuité de gigantesque et de mauvais goût, ont fait souvent déplorer l'influence du système, ils ne permettent jamais de douter de la grandeur du talent. Plusieurs odes sont pleines d'une imposante harmonie, vivifiées par une inspiration chaleureuse, réelle; et nos classiques n'ont rien produit de plus pur, de plus élevé,

que *les funérailles de Louis XVIII*, de plus frais et de plus charmant, que l'ode *à une jeune fille*.

Les odes anacréontiques, les chansons étincellent presque toutes d'esprit et d'inspirations : le génie français était là. J'éprouvais quelque embarras à signaler une multitude de poëtes, de gais chansonniers; mais ai-je besoin d'en citer plusieurs, l'un d'eux est immortel. Cependant s'il se fût borné à chanter *Lisette*, le *Roi d'Yvetot*, le *Vieux célibataire*, il n'eût été que le premier de tous ces joyeux poëtes, il n'eût pas été *Berenger;* mais les malheurs de la France lui révélèrent son génie. Dès lors le violon du ménétrier, l'orgue du chanteur ambulant, modulèrent avec le charme et la pureté de la lyre antique, des hymnes tout palpitans de l'esprit de nos jours. Le tambour d'Austerlitz, la clochette de la Vivandière, le canon de Psara, le galop du Cosaque, tout retentit dans ces chants populaires et sublimes. Tour à tour nous vîmes s'agiter le drapeau tricolore de Jemmapes, et s'élever lentement le drapeau noir de Sainte-Hélène. Des odes brûlantes de patriotisme (1), des pages historiques, vivantes

(1) La sainte alliance des peuples.

évocations du passé (1); des chants empreints de la plus douce et de la plus haute philosophie (2) allumèrent dans toutes les âmes le flambeau de la poésie. Berenger sut unir tous les genres, moduler tous les tons; il fut le chansonnier de la France, comme Lafontaine avait été son fabuliste.

Ah! peut-on douter de l'avenir que l'éclectisme, que le génie réservent à notre littérature, lorsqu'on lit, lorsqu'on admire Lamartine et Berenger, ces hommes inspirés, honneur de notre France, charme de toutes les intelligences appelées à sentir l'union du beau et du vrai!

Le charme de cette union est maintenant une nécessité. Notre siècle est éclectique en tout : en littérature, en philosophie, en politique, en religion. Ah! félicitons-nous de ce progrès de la civilisation, cette éducation des peuples; ne le laissons point périr; ne dévions point de la ligne que la sagesse trace enfin entre deux excès. Assez de liens ont entravé l'essor de notre littérature; assez d'écarts ont marqué sa délivrance hasardeuse; assez de temps le spiritualisme et sa nuageuse

(1) Louis XI, les Bohémiens.
(1) Le vieil habit, le Dieu des bonnes gens.

obscurité, le sensualisme et sa sèche doctrine ont ravi à la philosophie son sublime ascendant sur les esprits et les consciences ; assez long-temps, hélas ! le doute religieux, ce premier pas vers la vérité, cette inquiétude, ce tourment d'une âme oppressée, fut regardé comme un délire, et poursuivi comme un crime ; assez long-temps les nations et les rois furent ennemis, et crurent que la liberté devait renverser le pouvoir, ou le pouvoir étouffer la liberté ; assez long-temps les esprits, les consciences, les peuples ont flotté d'un extrême à l'autre ; assez long-temps l'humanité s'est égarée dans de trompeuses voies. Ah ! ne peut-elle se fixer ; ne peut-elle, évitant des écueils trop connus, avancer hardiment vers le bien général ; saisir la vérité, et l'enlacer d'une étreinte éternelle !

DÉSAIX.

Il fut brave..... et surtout il fut juste.
CHÉNIER, *Charles IX* (1).

DES voiles de la nuit dégageant ses rayons
Sur le mont Saint-Bernard, l'aurore
Éclairait des Français les braves bataillons.
Vers de nouveaux combats s'élancent-ils encore ?
Non : leur passage est lent, morne, silencieux.
Point de ces chants guerriers, plus de ces cris joyeux
Dont s'animait jadis leur marche mémorable ;
Aujourd'hui, tout entière au regret qui l'accable,
Ses glaives renversés, ses étendards en deuil,
Sombre, l'armée avance en portant un cercueil.

Cette chapelle hospitalière
Qui du froid Saint-Bernard couronne les glaçons,
S'inonde à son aspect d'encens et de lumière ;
Son humble voûte tremble en répétant les sons
Qu'exhale tristement la cymbale guerrière.

(1) Cette pièce avait été présentée au concours ouvert par la Société académique de Clermont. La commission avait proposé de la placer après le beau travail de M. A. Guillaume, et de lui donner la première mention honorable. Des causes qui me sont étrangères, ont fait annuler ce concours. Je serais heureuse de justifier mon admission à la seconde place, aussi incontestablement que M. Guillaume a prouvé ses droits à la première.

De funèbres rameaux entourent ses piliers,
Des faisceaux belliqueux ornent ses murs modestes,
Et tout couverts de fleurs, d'eau sainte, de lauriers,
Désaix, au sanctuaire on dépose tes restes.

Ecoutons. Les chants ont cessé;
L'airain de la prière à grand bruit se balance,
L'airain des combats tonne, et l'on porte en silence
Le héros dans son lit glacé.
D'amis, d'adorateurs, un peuple l'environne.
O Désaix! ta tombe est un trône,
Le seul que ton grand cœur eût voulu conquérir.
De tes concitoyens reçois le libre hommage,
Tour à tour inclinés ils viennent te l'offrir.
Un compagnon de son jeune âge
Fait entendre ces mots après un long soupir.

Le matin d'un beau jour est exempt de nuages;
Le printemps d'un climat heureux
Brille sans trouble et sans orages:
Ainsi ta grave enfance a dédaigné les jeux.
Ainsi, pur, calme et libre, au sein de la jeunesse,
Au besoin de connaître élevant un autel,
Ton cœur des passions a méconnu l'ivresse.
Aussi, dans notre école, au foyer paternel,
Dans l'Auvergne qu'anime un orgueil maternel,
Ta précoce vertu te fit nommer *le Sage*.

Bientôt un autre titre honora son courage,
Dit un soldat avec fierté;
Dès son premier fait d'arme il l'avait mérité.
Dans nos rangs il entrait à peine;
Ces beaux rangs des braves du Rhin,
Oisifs, sans le combattre, observaient le Germain.

Désaix, en méditant, s'égarait dans la plaine;
D'un faible jonc balancé dans sa main,
Le mouvement suivait sa pensée incertaine.
Tout à coup il tressaille. Une sourde rumeur,
Un voile mouvant de poussière,
Révèlent une attaque à sa bouillante ardeur.....
Il s'élance dans la carrière.
Il n'oppose qu'un jonc aux glaives meurtriers,
Anime nos soldats, court au danger, le brave:
Un seul instant ses bras sont prisonniers;
Il s'échappe, il revole au milieu des guerriers,
Et reçoit pour jamais le beau titre de *brave*.

Oui, pour jamais! le *brave*, pour jamais!
S'écrie un grenadier en agitant ses armes.
De Lauffenbourg vous savez les alarmes,
D'Alsace vous savez les périlleux succès.
Dans ces plaines, un jour son bataillon s'étonne,
Sous les feux dévorans sa masse tourbillonne,
Et reculant déjà..... Mais Désaix a frémi.
« La retraite, dit-il, la retraite..... « *J'ordonne*
» *La retraite de l'ennemi!* »

Admirez, mais aussi bénissez sa mémoire,
Et que ce soit à moi, reprend un vieux sergent,
A peindre la pieuse gloire
De notre chef noblement indigent,
Quand brillait dans ses mains tout l'or de la victoire.
Le peuple désolé des climats envahis,
Devant nous poussait à grands cris
Ses troupeaux, ses trésors, ses tremblantes compagnes;
Mais voyait-il Désaix, il voyait un appui;
Tranquille, il retournait féconder ses campagnes,
En répétant: *C'est lui?*

— Et cette noble confiance
En notre amour qu'il possédait si bien !
— Et cet accord d'adresse et de vaillance
Pour enchaîner à Khel les pas de l'Autrichien !
— Et son bras qui laissant une trace sanglante,
Triomphe au sein des flots d'une attaque insolente.
Ah ! ce fut un héros ! — Du groupe admirateur
Qui célèbre à l'envi son brave capitaine,
S'avance un étranger, calme dans sa douleur :
Sa barbe sur son sein roule en anneaux d'ébène ;
Un turban ceint son front par le désert bruni :
C'était un Mameluk, jadis notre ennemi.
Il dit en se courbant : Gloire au Seigneur du monde !
Ainsi que le soleil, Désaix, tes faits brillans
Versent dans l'Occident une chaleur féconde,
Et lancent sur le Nil des feux étincelans.
Ton canon réveilla l'écho des Pyramides ;
Et pressant ses coursiers rapides,
Mourad-bey fugitif, put voir dès ce moment,
Dans l'arrêt du destin *Bardis* et *Sédiman*.
Sédiman ! Sédiman ! immortelle bataille !
Où forcené, l'habitant des déserts,
Où l'indompté Mourad qu'animent ses revers,
De cent volcans d'airain font voler la mitraille,
Des sabres menaçans font jaillir des éclairs.
Vers ces volcans, vers ces éclairs terribles,
Désaix s'avance au cri, *vaincre ou mourir !*
Et les restes sanglans de ces luttes horribles
Sont contraints d'obéir.
Obéir au vainqueur, des guerriers, des nomades ?.....
Oui, tous obéiront ; oui, tous avec amour :
Comme ces vaillantes brigades
De vrais croyans béniront un giaour !

Gloire à Désaix! pour ce prodige immense
Il fallait réunir la main de l'équité,
L'œil du génie, au cœur de la clémence,
Aux sourcils de la fermeté.
Gloire à Désaix! cet assemblage auguste,
Il sut l'offrir à l'Arabe dompté;
Gloire à Désaix! honneur au *sultan juste!*

Les funèbres échos résonnaient de ces cris,
Quand Berthier les frappa de sa vive parole.

Des fécondes palmes d'Arcole,
Les fruits à notre France avaient été ravis;
Mais, sous le consulat, elle essuyait ses larmes,
Calme et fière de sa grandeur.
L'Europe s'en émeut, menace son bonheur:
Le consul est debout. Au premier cri d'alarmes,
Dans un profond mystère il assemble ses armes;
Lance ses généraux par cent chemins divers;
Pour se précipiter sur la ligue étonnée,
De ces glaces sans fin affronte les déserts.

Conduit par sa vaillance et par sa destinée,
Désaix accourt; Désaix, à ce puissant dessein,
Veut attacher son mom, *chef ou soldat*, *qu'importe!*
La flamme de l'honneur, l'anime, le transporte;
Pourquoi donc ces pensers qui compriment son sein?
Dans les rians lointains de la belle Italie,
Sous les ombrages frais, sur les tapis de fleurs,
Il voit sa tombe ouverte; et calmes, mais rêveurs,
Ses regards sont fixés sur sa douce patrie.
Tel que Brutus voyant son funèbre génie,

Sans trouble il a senti des présages confus.
« *Les boulets*, disait-il, *ne me connaîtront plus ;* »
Et son front se penchait. Soudain il se relève,
A son oreille arrive un son sourd et guerrier.
Le canon !..... Il saisit son glaive,
Il précipite son coursier :
Guidé par les éclats belliqueux de la foudre,
Il arrive. A travers la fumée et la poudre,
De surprise et d'horreur les Français frémissant,
Luttaient, se débattaient, reculaient dans le sang !
Désaix voit le péril et donne la victoire.
Marengo ! Marengo ! le soleil de la gloire
Fit-il jamais briller un plus beau jour ?
Mais au milieu des cris de triomphe et d'amour,
Entendez-vous siffler une balle ennemie ?
Que son vol est puissant ! que son choc est profond !
Désaix..... Ah ! recueillez ses adieux à la vie,
« Que n'ai-je encor plus fait pour servir la patrie ! »
Dit-il en courbant son grand front.

Berthier s'arrête ému ; bientôt il se ranime :
Son sang de nos lauriers féconda le plus beau ;
Nos succès dépendaient du jour de Marengo,
Et ce grand jour voulait cette grande victime.
Un pénible silence avait suivi ces mots ;
Berthier commande en retenant ses larmes,
Et le fracas des armes
Étouffe les sanglots.

Il dit, et les soldats, dans un cirque sauvage,
Vont honorer Désaix par de funèbres jeux ;
Et d'un beau souvenir font un touchant hommage,
En retraçant leur célèbre passage,

Sur ces Alpes au front neigeux.
De la dépouille illustre et chère,
Ils s'éloignent enfin comme du sol natal,
Oppressés et muets, l'œil fixé vers la terre :
Leurs pas sont arrêtés sous un arc triomphal.
Des éclats de rochers brisés par la tempête,
Des glaçons entassés, seuls marbres de ces lieux,
Forment cet arc ; mais sur le faîte
Flotte d'un étendard le voile glorieux,
Celui de Marengo. Gloire ! gloire immortelle,
Salut, drapeau vainqueur ! drapeau libre, salut (1) !
Tu fis trembler les rois ; là d'une humble chapelle
Signale à l'horizon le toit inaperçu,
Et brille dans les airs humide de nos larmes :
Mais la pompe funèbre ici finit son cours ;
Le soldat se retourne, il présente les armes,
Et j'entends dans les rangs murmurer : Pour toujours !
Il passe..... Le temps aussi passe,
Il s'enfuit de lauriers et de foudres chargé ;
Il passe, et tout est ravagé ;
Il passe, et de Désaix il conserve la trace.

On la couvre d'airain, on la couvre de fleurs ;
Mais tu frémis, Désaix..... La France trouve un maître !
A l'aspect de tant de grandeurs,
Tes mânes en courroux vont s'apaiser peut-être.
S'apaiser..... L'étranger dans Paris fait la loi.
Il envahit le mont consacré par ta cendre ;
Ton bronze glorieux du socle va descendre ;

---

(1) Cette pièce a été envoyée au secrétariat de l'académie de Clermont, le 31 mai 1830. Depuis, je n'ai fait aucun changement à cette dernière partie.

Ton bronze détrôné par l'image d'un roi (1) ?.....

Au soleil qu'importe un nuage ?
Au nom consacré d'âge en âge ;
Qu'importe le destin d'un bronze passager ?
Que peut faire à la gloire un éclat étranger,
Quand de son propre éclat, vivante, elle étincelle.
Voyez un fleuve immense en sa marche éternelle,
Rouler des flots puissans par d'autres flots pressés ;
Qu'en son humide sein des torrens soient versés ;
Qu'il perde tout à coup un torrent tributaire,
Rien n'est changé dans son cours glorieux ;
Il féconde toujours la terre,
Il reflète toujours les cieux.

HORS AIMER IL N'EST RIEN.

Sans m'éveiller encor, je ne sommeillais plus ;
Je sentais se confondre et le rêve et la vie ;
Et près de ma retraite une douce harmonie
Frappa mes sens émus.

« Ce métal, de nos jours l'idole et la magie,
» L'or te dresse, ô Crésus ! de somptueux banquets ;
» Il fait voler tes chars, élève tes palais,
» Trace de tes jardins la guirlande fleurie :
» Mais ton cœur altéré demande un autre bien ;
» Car aimer seul est tout, hors aimer il n'est rien.

---

(1) En 1814, la statue de Louis XIV a remplacé celle de Désaix sur la place des Victoires, à Paris.

» Superbe potentat, tu ne vois de ton trône
» Que des rivaux domptés, ou des sujets soumis;
» Et pour toi des mortels les besoins, les soucis,
» S'effacent aux rayons dont brille ta couronne.
» Hélas! tant de grandeur n'est qu'un pesant lien;
» Car aimer seul est tout, hors aimer il n'est rien.

» Et vous, puissances du génie,
» Dont le compas sévère, ou le hardi burin,
» Mesure l'univers, décrit le cœur humain,
» Connaissez-vous enfin le secret de la vie?
» Non, non; votre œil terni le cherche dans le mien;
» Car aimer seul est tout, hors aimer il n'est rien.

» Fils de l'enthousiasme et favori des grâces,
» Toi qui de la nature empruntant les couleurs,
» La peins avec des traits de lumière et de fleurs,
» Poëte, dont la gloire a conservé les traces,
» Tu charmes tout malheur, et déplores le tien;
» Car aimer seul est tout, hors aimer il n'est rien.

» Mais toi, toi couple heureux, la flamme qui t'anime
» Fait de ta vie entière un pur et long transport,
» Place dans ton bonheur un bonheur plus intime,
» Enchante la souffrance et console la mort.
» Loin que ton âme éprouve un vide qui l'opprime,
» Surprise, elle s'abîme en ce céleste bien;
» Car aimer seul est tout, hors aimer il n'est rien. »

L'ange dont les accens exprimaient ce langage,
Parmi les flots d'un feu brillant et pur,
Planait au sein des nuits sur ses ailes d'azur;
C'était l'Amour. Non cet enfant volage
Que l'innocence fuit, que redoute le sage,
C'était l'âme de Dieu, du monde le soutien;
Car aimer seul est tout, hors aimer il n'est rien.

LA LÉTHARGIE.

Le soleil au milieu de la voûte azurée,
Brillait sur un tombeau nouvellement couvert :
A regret s'éloignait une troupe éplorée,
Et l'asile des morts redevenait désert.
Faiblissant par degrés, un écho funéraire
Répétait : « Qu'il repose en paix! »
Et pourtant une voix s'élève de la terre.....
Peut-être est-ce le vent qui meurt dans les cyprès.

« J'ai dormi bien long-temps, et je m'éveille à peine.
» Le mal et le sommeil m'accablent à la fois.
» Un voile est sur mes yeux, sur ma poitrine un poids,
» Sur tous mes membres une chaîne,
» Et je sens étouffer ma voix.

» Mais cependant, je me souviens, je pense;
» De mon esprit rien n'arrête l'essor.
» Mon sein n'éprouve plus ce douloureux transport,
» Ce feu, ces mille coups de lance
» Qni de l'art de guérir ont tant bravé l'effort.

» Oui, je le sens, la fièvre a laissé sa victime ;
» Mon sang plus rafraîchi circule en liberté :
» D'un mouvement égal, doucement répété,
» Mon cœur bat ; et tout me comprime,
» M'étouffe, me tient garrotté!

» Amis, chassez ce rêve, apaisez ma souffrance,
» Je me crois sur un ais, serré dans un linceul.....
» Ah! le rêve, c'est l'espérance ;
» Je m'éveille dans un cercueil.

» Ainsi je vais mourir lentement dans la tombe,
» De rage consumé ;
» Sans mouvement, et comme inanimé,
» Quand le désespoir..... Je succombe!
» Maudits soient ceux qui m'ont aimé!

» Pourquoi m'ensevelit leur pitié vulgaire?
» Que n'a-t-elle jeté ma dépouille aux vautours!
» De l'air, de la clarté, j'eus trouvé le secours;
» Ou du moins la sanglante serre
» Eût bien vite tranché mes jours.

» Ah! lorsque l'œil s'éteint inondé de lumière;
» Que dans l'air frais et pur meurt le dernier soupir;
» Qu'entre des bras chéris on semble s'endormir
» Aux sons lointains de la prière;
» C'est achever la vie, et ce n'est pas mourir.

» Mais là, cloué dans une bière,
» Expirer sans secours, sans amis, sans soleil,
» Se sentir plein de force, écrasé sous la pierre,
» Se débattre étouffé sous ce triste appareil,
» C'est de l'enfer commencer le réveil!

» Et pour moi tu prie, ô ma fille!
» Et peut-être à l'instant se noyant dans les pleurs,
» A genoux, ma pauvre famille
» Couronne ma tombe de fleurs.

» Ecoutons..... Dieu! je crois l'entendre.
» O Dieu! conduis ma voix, un seul mot, un seul cri!...
» Tout est muet encore. Attendons..... Eh! qu'attendre!
» Espèrent-ils, ceux que l'on jette ici?

» Adieu, cruels amis! Le poids affreux retombe.....
» C'est un marbre... On le scelle.... Ah! je puis espérer,
» Par un dernier effort ébranler cette tombe,
» Et sur mon sort les éclairer.

» Oh! ne faiblissons point; c'est là ma délivrance:
» Courage! encor courage!.... Inutiles combats!
» Eh bien! j'aurai du moins avancé mon trépas.
» Cet espoir..... Il s'exauce..... O mortelle souffrance!
» Mes enfans... O mon Dieu!... De l'air, de l'air, hélas! »

Le soleil a passé. Du vaste cimetière
Une foule inquiète a franchi la barrière;
Un juge, des amis courent au premier rang;
Le fossoyeur les suit d'un pas indifférent.
On parle de soupçons sur une léthargie;
On redoute l'horreur qui peut l'avoir suivie:
Tout à coup l'on se tait. Le sépulcre nouveau
Livre aux regards troublés son funeste dépôt.
Le cercueil est ouvert. O terrible spectacle!
O témoins éloquens d'une mort effroyable!
Ce linceul tout fumant, sanglant et déchiré,
Ces pleurs roulant encor dans un œil égaré;
Ces restes palpitans où la sueur ruissèle,
Prouvent que de la vie une faible étincelle
A sommeillé long-temps dans ce corps tout glacé.
Par le bras de la mort il semblait terrassé.
La tombe réclamait: dès qu'elle en fut saisie,
Pour s'éteindre à jamais se ranima la vie.
Poursuivez, arrachez leurs secrets aux tombeaux,
Plus d'un vous répondra par ces affreux tableaux.

FIN.